



HAL
open science

Charles, un "nouveau Constantin" ?

Gérard Veysseyère

► **To cite this version:**

Gérard Veysseyère. Charles, un "nouveau Constantin"?. Travaux & documents, 2008, Journée de l'Antiquité 2008, 35, pp.131–150. hal-02185003

HAL Id: hal-02185003

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02185003v1>

Submitted on 21 Aug 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

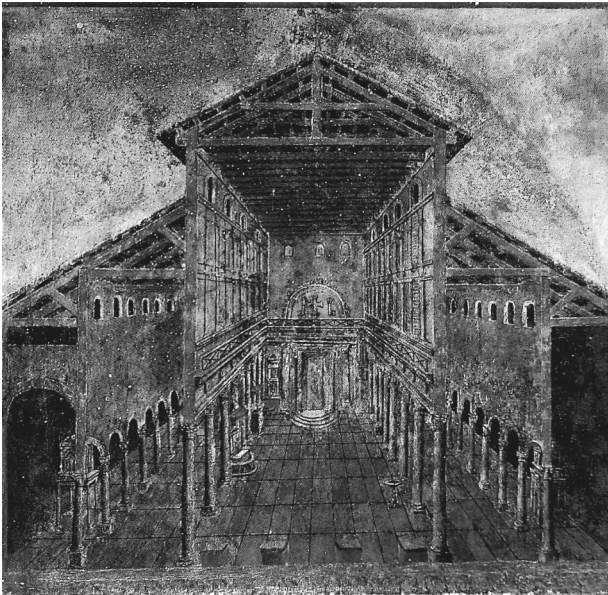
Charles, un « nouveau Constantin » ?

GÉRARD VEYSSIÈRE

MAÎTRE DE CONFÉRENCES EN HISTOIRE MÉDIÉVALE

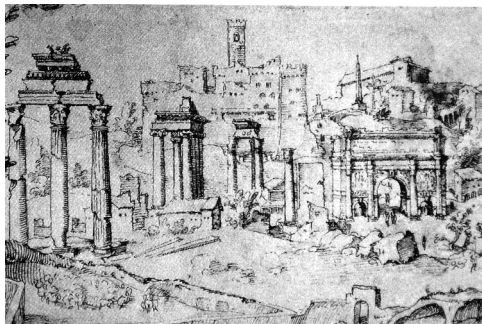
UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION, CRLHOI

Le jour de la Nativité de l'an 800 a lieu le sacre de Charlemagne, *novus Constantinus*, à Saint-Pierre de Rome par le pape Léon III¹. Ce moment privilégié, cette future belle image d'Épinal, résume à elle seule le pouvoir d'un roi franc dont la famille s'est lentement implantée dans la partie septentrionale de la Gaule et qui, à partir de ses terres patrimoniales, s'est répandue dans toutes les directions, avec succès. On en a fait le triomphe d'une idée, celle de la renaissance de l'Empire romain, à l'image de celui dont l'*Urbs* était le cœur, un Empire perçu comme l'élément fondateur d'une Europe enfin réunie et dorénavant chrétienne. Frédéric Barberousse, empereur du Saint Empire romain germanique, ne s'y est pas trompé lorsqu'il a obtenu du souverain pontife la béatification de son glorieux et lointain ancêtre, Charles.



¹ Domenico Tasselli, *Vue de la nef de l'ancienne basilique Saint-Pierre*, début XVI^e siècle, fresque détachée de la Grotte du Vatican et transportée dans la sacristie de la basilique. Dir. Casalino (D.), *Saint-Pierre de Rome*, Paris, Citadelles & Mazenod, 2000, p. 27.

Or, si l'Empire carolingien apparaît évidemment comme une volonté délibérée d'un retour à la notion d'Empire, et donc de l'Empire romain, se pose la question de savoir à quel État exactement on se référait. Dans un décor augustéen, mais désormais en ruine, Rome demeure l'*Urbs*, le cœur de l'Empire antique, la capitale irremplaçable².



N'est-ce pas dans cette cité que sont vénérées les reliques de Pierre, le fondateur de l'Église chrétienne, dans la basilique constantinienne érigée il y a quatre siècles ? N'est-ce pas là que réside depuis le IV^e siècle le souverain pontife dans son palais de Saint-Jean du Latran, jouxtant une des grandes basiliques constantiniennes³ ?



Avec cette Rome, il s'agit en fait, pour l'entourage ecclésiastique de Charles, de retrouver l'Empire classique certes, mais avant tout l'Empire chrétien, celui de

² Maarten van Heemskerck, « Vue partielle du Forum », 1532-1536, *Livre d'esquisses de Maarten van Heemskerck*, f. 9. Forero-Mendoza (S.), *Le goût des ruines et les formes de la conscience historique à la Renaissance*, Paris, Champ Vallon, 2002, p. 112-118.

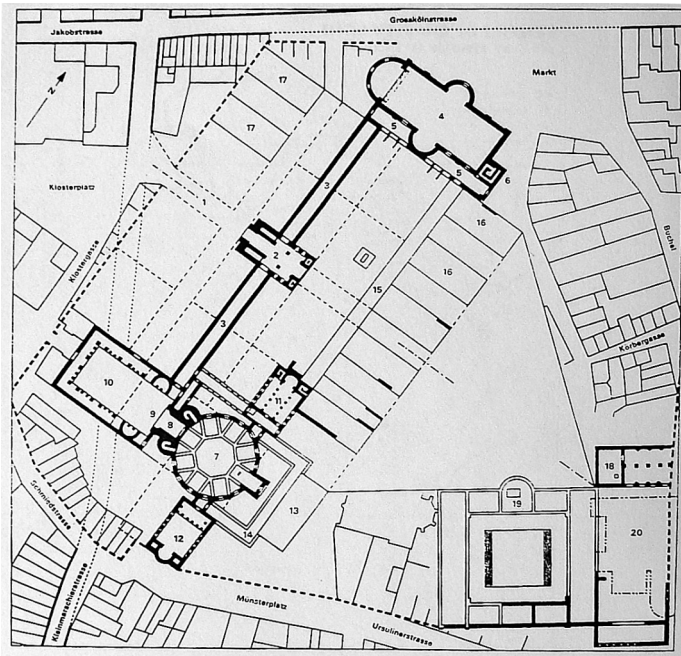
³ Maarten van Heemskerck, « Vestiges du palais du Latran et statue de Marc Aurèle », 1532-1536, *Livre d'esquisses de Maarten van Heemskerck*.

Constantin, vainqueur de la bataille du Pont Milvius et sa conséquence, l'édit de Milan de 313. L'image que l'on a de cet Empire est en grande partie rêvée et réinterprétée, par méconnaissance certes, mais aussi par intérêt. Comment expliquer autrement cette « donation de Constantin », ce faux, dont personne n'était dupe, réalisé par la chancellerie pontificale d'Étienne II entre 752 et 757 afin de se voir octroyer des possessions territoriales définies désormais comme le Patrimoine de saint Pierre ? Malheureusement, c'est avec ce même empereur Constantin qu'une nouvelle Rome a vu le jour et que le cœur de l'Empire a été transplanté en Orient, parmi les Grecs⁴.



⁴ Vue intérieure de Sainte-Sophie, Istanbul.

Ne conviendrait-il pas alors de réimplanter enfin l'Empire en Occident ? D'où la volonté politique de créer une troisième Rome. Non pas sur les restes en grande partie ruinés de l'ancienne *Urbs* où ne règne qu'un pape fragilisé depuis l'attentat du 25 avril 799, même si la menace lombarde est maintenant du passé puisque Charles est, par conquête, roi des Lombards depuis 774. Non pas l'orientale Constantinople, fille de Constantin, ville trouble et incompréhensible, mais toujours éblouissante et magnifique, malgré les nombreux revers impériaux, où la *bassilissa*, Irène, se fait appeler désormais appeler *basileus* dans les documents officiels, empereur ! Non, une autre ville, une nouvelle cité, l'occidentale Aix, implantée au cœur des domaines pippinides, la ville d'une famille élue par Dieu⁵.



L'idée fondatrice du royaume franc avec le sacre de Pépin, c'est l'unité qui doit régner autour de son chef, à l'image de la vision idyllique de l'Empire d'Auguste, ce qui n'empêche pas une pluralité de situations. Cette unité qui prédomine dans cette vision étatique est largement reprise et influencée par les

⁵ Plan d'Aix établi d'après Karl der Grosse : *Werke, Ausstrahlung und Ueberleben*. Catalogue de l'exposition de 1965 d'Aix-la-Chapelle, p. 386.

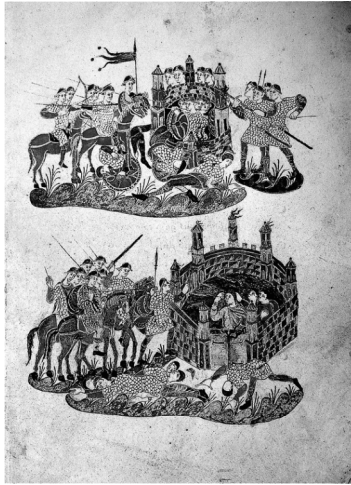
clercs qui désormais peuplent la cour caroline. Le roi Charles les interroge, demande leurs avis. En juin 799 l'Anglo-Saxon Alcuin, abbé de Saint-Martin de Tours, répond ainsi à une demande de Charles consécutive aux bouleversements de la situation politique en Occident après l'attentat contre Léon III et l'aveuglement du *basileus* Constantin VI par sa mère. Désormais, résume Alcuin, force est de constater que le véritable pouvoir ne réside plus que dans les mains du roi franc. On ne parle pas encore de le couronner empereur, mais l'idée est en marche. Charles n'est-il pas le seul qui agrandit par droit de conquête les terres de son royaume, n'y impose-t-il pas, au besoin par la force, la vraie religion, n'y développe-t-il pas une administration qu'avec ses conseillers, une majorité de clercs, ils essayent de rendre compétente, avec le développement d'une langue savante, le latin et non le francique, et une écriture désormais codifiée et bien lisible, la caroline ? L'Empire carolingien, à la suite du royaume franc et comme celui-ci, se veut un, soudé autour de son chef, autour de son roi.

Dans ce royaume franc qui débute en 751 par un coup d'État légalisé par le souverain pontife Zacharie (741-752), le principe d'unicité, à la façon dont la Curie pontificale romaine l'envisage, est primordial, mais c'est la force militaire qui en est à l'origine le ciment. En effet, l'Empire carolingien est un ensemble de terres anciennement ou nouvellement conquises grâce à un outil particulièrement performant, l'*ost* carolingien. Cavaliers et fantassins forment une force militaire redoutable et pratiquement invaincue à cette période. Le 15 août 778 à Roncevaux, l'échec de l'arrière-garde n'est qu'un épisode sans véritable importance. La perte majeure de cette expédition, en dehors de quelques comtes et d'hommes de troupe, c'est le butin !

Un psautier, le *Psalterium Aureum* du IX^e siècle, comporte des scènes narratives de batailles dessinées et colorées à même le parchemin qui illustrent les titres des psaumes. L'image pleine page du psaume 59 conte les exploits de Joab, général de David, contre les Syriens et les Ammonites⁶.

L'armée carolingienne entraîne l'adhésion, de gré ou de force, des païens saxons. C'est que le royaume franc est chrétien depuis la conversion de Clovis, un 25 décembre également, vraisemblablement en 496, et qu'il s'est moulé dans l'évolution de l'Empire romain qui, au cours du IV^e siècle avait vu peu à peu, malgré quelques aléas comme l'élection de l'empereur Julien l'Apostat, le triomphe des chrétiens. En 381, l'Empire de Théodose devenait officiellement chrétien et en 392, par l'édit de Constantinople, la pratique du paganisme était interdite dans l'Empire.

⁶ *Psalterium Aureum*, v. 850-883, Saint-Gall, Stiftsbibliothek, Cod. 22, 344 p. ; 363 x 265 mm, f. 141. Illustration du psaume 59 : l'assaut et la reddition d'une forteresse, peut-être Rabbath (II Samuel II, 1). L'image représente l'armée contemporaine carolingienne, cavalerie et infanterie, avec son équipement : longues piques, épées et arcs, boucliers ronds, cottes de mailles et étriers.



La victoire du christianisme sur le paganisme est illustrée sur des plaques d'ivoire sculpté, en particulier sur des images de la Crucifixion. C'est ainsi que l'ivoire réalisé au IX^e ou X^e siècle, à la demande de l'abbesse Rambona, montre la louve romaine et les jumeaux Romulus et Rémus, mais ils sont dominés par le mont Golgotha où le Christ est crucifié, et l'Ascension triomphante⁷.



⁷ *Diptyque d'ivoire, dit de Rambona*, IX^e-X^e siècles, ivoire d'éléphant, musée du Vatican. Sur le panneau de gauche, la lecture se réalise de bas en haut avec la représentation de la louve romaine et les deux enfants Rémus et Romulus, puis la Crucifixion sur le Golgotha et enfin l'Ascension du Christ. Ce panneau résume ainsi dans une chronologie réduite à l'essentiel le triomphe du christianisme sur le paganisme.

Le royaume franc est dirigé par un chef cumulant, comme les Césars, tous les pouvoirs. Cependant, il existe une divergence profonde entre les pouvoirs antique et contemporain. Celui du César romain était de droit issu de l'élection sénatoriale et sanctionné par le Sénat romain, celui du roi franc, sacré depuis 751, vient désormais de Dieu, acclamé par ses compagnons. Dans la réalité, les choses qui devraient être claires puisqu'il suffirait de suivre la parole évangélique de la séparation des pouvoirs : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu » (Luc XX, 25), se compliquent à cause d'une conception différente et évidemment opposée entre pouvoirs religieux et laïque.

Le souverain pontife aurait tendance à envisager un Empire romain chrétien à l'image de celui de l'empereur Théodose, un empire où l'évêque de Milan, saint Ambroise, n'hésitait pas à ordonner une pénitence publique à l'empereur afin qu'il se purifie des massacres qui avaient eu lieu à Thessalonique en 390, et l'obtint.

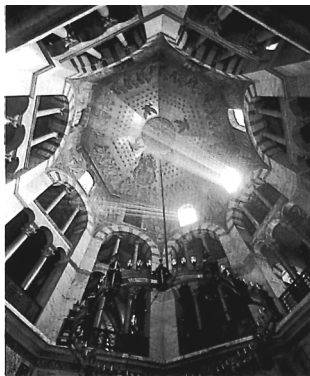
Le pape, à l'instar des empereurs romains, grand pontife depuis Auguste, s'estime détenteur de l'*auctoritas*. Cependant, ne possédant pas la force militaire, il doit abandonner la *potestas* au pouvoir laïque, au roi et maintenant à l'empereur qui devient *de facto* l'exécuteur des décisions de l'*auctoritas*.

Une mosaïque du palais de Saint-Jean du Latran, réalisée entre 796 et 798 sur l'ordre de Léon III et qui décorait l'arc de l'abside du *triclinium*, exprime ce programme⁸. Au centre trône le Christ de la Pentecôte entouré des Apôtres. À sa droite, il donne les clés du royaume des Cieux à Sylvestre I^{er} et l'étendard, afin que soit étendu son royaume par les armes, à Constantin. À sa gauche, saint Pierre attribue le *pallium*, symbole d'autorité sur l'Église universelle, à Léon III et l'étendard à Charles, nouveau Constantin. Afin de rendre le message encore plus clair si besoin était, on pouvait lire ces mots : « Bienheureux Pierre, donne vie au pape Léon et victoire au roi Charles ».

Charles, roi sacré, et vraisemblablement surtout ses clercs, reprennent l'image rêvée non pas de l'Empire romain d'Auguste, ni de celui de Théodose, mais bien de l'empire chrétien triomphant, celui de Constantin. De ce fait, Charles, roi des Francs, roi des Lombards et Patrice des Romains, refuse absolument la vision pontificale du pouvoir, et ce dès avant le couronnement impérial⁹.

⁸ Alfonso Ciacconio, 1595, dessin aquarellé, Bibliothèque Vaticane, Vat. Lat. 5407, p. 186. Ce dessin représente seulement le côté droit de la mosaïque. Elle ornait le *triclinium* qui servait de salle du trône et de cérémonies et reliait l'aile publique et l'aile privée du palais que Léon III faisait reconstruire. Elle était l'émanation même de la pensée politique de Léon III, possesseur de l'*auctoritas* alors que le monde laïque ne recevait que la *potestas* qu'il devait mettre au service de la papauté. Une réplique de cette mosaïque a été réalisée et mise en place sous Benoît XIV en 1743.

⁹ « Patrice des Romains » sera simplement remplacé après 800 par « empereur ».



À l'évidence, Charles possède la *potestas*. À l'occasion de l'élection de Léon III en 795, n'a-t-il pas fait parvenir au souverain pontife une lettre de félicitations qui contient ces mots :

« À moi il m'appartient avec l'aide de la divine piété de défendre en tous lieux la sainte Église du Christ par les armes : au-dehors contre les incursions des païens et les dévastations des infidèles ; au-dedans en la protégeant par la diffusion de la foi catholique. À vous Très Saint Père il appartient, élevant les mains vers Dieu avec Moïse, d'aider par vos prières au succès de nos armes ».

Charles est le chef d'une armée conquérante qui a imposé le christianisme partout en Europe et auprès duquel le souverain pontife a dû venir chercher protection, contre les siens, après l'attentat du 25 avril 799.

Quant à l'*auctoritas*, Charles n'en est-il pas le légitime dépositaire puisqu'il est un roi sacré depuis 754, désigné par Dieu. Le couronnement du 25 décembre 800 ne change rien dans ses rapports privilégiés avec Dieu, il ne fait que troquer le titre de roi contre celui d'empereur, une substitution de mots. Ce ne sont pas les roueries de Léon III, permutant de son seul gré dans l'ordre de la cérémonie acclamation et couronnement, qui pourront changer quelque chose dans le rapport des forces en présence. Léon a besoin de Charles, Charles peut se passer de Léon.

D'où la conception, antérieure de plusieurs années au couronnement impérial, de l'élaboration d'une nouvelle capitale, Aix, au cœur des domaines austrasiens, une nouvelle Rome que l'on embellit, avec l'assentiment des souverains pontifes, de vestiges provenant de bâtiments romains impériaux, entre autres ceux de Ravenne, colonnes de marbres, statues équestres, pigne, etc.

Dans les années 794 Charles commence véritablement à résider à Aix, mais la construction de la chapelle, inaugurée en 805, a débuté dès les années 790. À partir de 807, Aix devient la résidence permanente d'un Charles vieillissant, il a soixante ans, et, *de facto*, la capitale de l'Empire.

Sur un plan hippodamien, le palais où résident désormais les compagnons, les familiers, les clercs, les serviteurs de cette nouvelle capitale, est construit essentiellement en colombages et en bois ! Seule l'*Aula palatina*, qui représente la fonction publique, et la chapelle palatine, la fonction religieuse, sont des bâtiments de pierre et existent encore.

Cependant, dès 794, soit six ans avant le couronnement, cette chapelle consacrée à la Vierge et couronnée d'une vaste coupole porte témoignage de la conception du pouvoir carolingien¹⁰. La représentation spatiale du pouvoir royal

¹⁰ Vue intérieure de la coupole de la chapelle d'Aix d'un diamètre de 16,5 m. Ce bâtiment particulièrement symbolique du pouvoir carolingien ne peut cependant pas se comparer aux 33 m de diamètre de la coupole de Sainte-Sophie réalisée au VI^e siècle sous Justinien à Constantinople ou encore aux 34,5 m de diamètre du Panthéon de Rome du II^e siècle ap.-J.C. !

montre Charles comme l'associé du Christ, ce que proclament les *Laudes regiae*. Du premier étage où se situe son trône, placé en face de celui du Sauveur, Charles domine son peuple rassemblé au rez-de-chaussée, devant l'autel de la Vierge, et ne se trouve dominé que par la mosaïque de la coupole où trône le Christ en majesté, entouré par les Vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse. Charles est le *vicarius Dei*, l'intermédiaire entre la lumière divine et le peuple des fidèles dont il a la charge. Le trône royal n'est-il pas illuminé par le soleil levant ? La chapelle, conçue comme une réplique de la Jérusalem céleste, symbolise le reflet idéologique du pouvoir royal et bientôt impérial. David était le grand roi de l'Ancien Testament, Constantin avait christianisé l'Empire romain, Charles, victorieux, répand sur tout l'œkoumène le message divin.



Le roi frappe des deniers d'argent depuis 768. Cependant, à partir de 801 et jusqu'à sa mort en 814, à l'image de ses lointains prédécesseurs antiques, les pièces portent la mention : *KAROLVS IMPERATOR*. Le denier d'argent de Mayence ne représente pas un véritable portrait de l'empereur, mais il est évident qu'il a subi l'influence de la numismatique romaine impériale¹¹.

¹¹ Denier d'argent de Mayence contenant 1,59 g d'argent et mesurant 19 mm de diamètre. L'image est à comparer avec le portrait que brosse du roi Éginhard dans la *Vita Karoli*, vers 828-836, Éginhard, *Vie de Charlemagne*, Halphen (L.), Paris, Les Belles lettres, 1967, p. 69-71, mais aussi avec la statuette du musée du Louvre qui représente non pas Charlemagne, mais plutôt Charles le Chauve.



À Rome, les papes, sujets de l'empereur byzantin, dataient leurs documents de l'année des règnes impériaux, mais Étienne II (752-757) et surtout Adrien I^{er} (772-795) manifestèrent un certain détachement vis-à-vis de ces derniers. Si Étienne II devait à Pépin d'être le premier souverain d'un État pontifical indépendant après l'attribution du Patrimoine de saint Pierre, ce fut Adrien I^{er} qui cessa de dater ses documents d'après l'année du règne impérial et frappa monnaie à son tour.

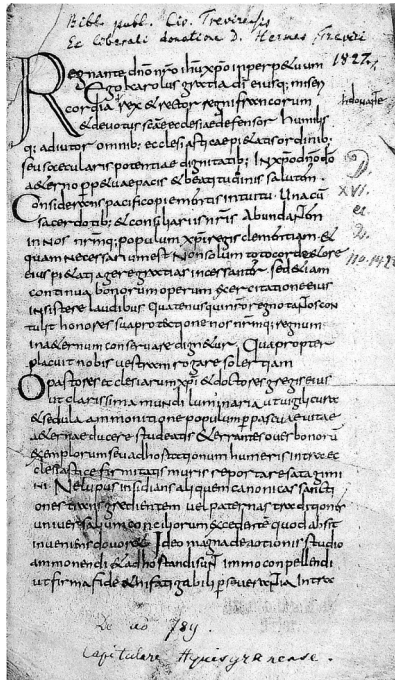
Tout change après le couronnement de Charles. Le pape Léon III (795-816) frappe bien des deniers portant le nom du souverain pontife, mais au revers de la pièce, alors que celui du nouvel empereur se lit à l'avers¹². Il s'agit bien ici d'une reconnaissance non pas *de facto*, mais *de jure* de la prééminence du pouvoir impérial de Charles sur le pouvoir pontifical. Cette formule numismatique sera utilisée jusqu'à la fin du IX^e siècle.

L'Empire carolingien, ce n'est pas le retour au bilinguisme latin et grec des élites augustéennes, mais au contraire la volonté d'imposer une seule langue unificatrice, celle de l'Église d'Occident. La référence linguistique latine qui domine encore dans l'ancien monde romain est confrontée aux différentes et profondes évolutions régionales du latin parlé en Occident qui aboutissent au milieu du VIII^e siècle à une incompréhension évidente entre les divers parlars. Afin de lutter contre cet état de fait et d'affirmer leur pouvoir, déjà Pépin et bientôt Charles ont besoin de deux éléments. Une langue comprise par tous les lettrés, essentiellement des clercs, c'est le latin, et une écriture bien lisible, la caroline.

Ce sont les Anglo-Saxons qui sont les éléments moteurs de ce renouveau du latin. Ne parlant pas cette langue, ils doivent l'apprendre et l'étudient à partir de « bons auteurs », les classiques de l'Antiquité romaine comme les œuvres de Cicéron, la *Vulgate* de saint Jérôme et les textes des Pères de l'Église. À l'instar

¹² Denier du pape Léon III (795-816). L'avers, la partie noble, porte le nom de *CARLUS* autour d'un monogramme signifiant *IMPERATOR*. Sur le revers, se trouve le monogramme de Léon III, entouré des lettres *SCS* [*sanctus*] *PETRVS*.

d'Alcuin, ils en deviennent les enseignants privilégiés à la cour des pipinnides. Dans cette langue désormais épurée, les incorrections ne sont plus acceptables.



Cependant, il convient également de pouvoir lire aisément le texte écrit, vecteur fédérateur du royaume et du futur Empire. Les missives envoyées par le chancelier de la cour sont conçues comme l'assise centralisatrice d'un pouvoir à la fois politique et religieux. Elles nécessitent une écriture, témoignage de la parole du chef, qui exclut toute interprétation erronée et dans le sens et dans la forme. Dès le milieu du VIII^e siècle, au monastère de Corbie, en Picardie, les moines s'efforcent de régulariser les différentes écritures. Ils parviennent, en combinant les traits de l'onciale et ceux des cursives romaines, à des formes qui donnent l'écriture dite caroline dans les années 775. Un très bel exemple en est donné sur le parchemin où est transcrite l'*Admonitio generalis* du 23 mars 789 conservée à Trèves¹³. C'est un « avertissement général » pour tout ce qui concerne la religion, ce qui se traduit bien évidemment aussi par des répercussions politiques.

¹³ *Admonitio generalis*, 23 mars 789, Staadbibliothek, Trèves. Ms 1202/501, f. 1. La première ligne se lit ainsi : « Régna[n]t[ur] n[ost]ro d[omi]no x[rist]o p[er] p[er]p[etuum] t[em]p[or]e deus... ».



L'empire se couvre alors de *scriptoria* et de bibliothèques dont le rôle est de répandre une langue bien composée, bien écrite, sans fautes, sans erreur possible d'interprétation. La cour cautionne et impose la mise au point de ce savoir, de cette écriture unique et bien lisible, devenue symbole éminent du pouvoir central. L'école du palais et les grands *scriptoria* abbatiaux envoient ainsi des Bibles, se fondant sur le modèle de celle qui fut corrigée par Alcuin, principal responsable du renouveau des études latines au palais, aux différentes abbayes de l'Empire, afin d'uniformiser la lecture du Livre saint. Cependant, ce latin, mieux écrit et mieux parlé sous l'influence des lettrés de la cour, n'est désormais plus compris que par une élite intellectuelle réduite à quelques milliers de clercs. Par contre-coup, dans la seconde moitié du VIII^e siècle, les peuples du royaume franc, puis de l'Empire, voient se développer chacun leur langue propre. Dans cet Empire qui prône l'unicité linguistique latine, c'est *a contrario* la multiplicité des langues

qui s'impose désormais dans les divers parlers. Nithard, petit-fils de Charles, transcrit en langue vulgaire dans ses *Historiarum libri IV* (814-843) couramment intitulés *Histoire des fils de Louis le Pieux*, le serment de Strasbourg prononcé le 14 février 842. Louis le Germanique s'adresse aux soldats de Charles le Chauve, confirmant le lien qui l'unit à leur chef contre leur frère Lothaire. Pour se faire comprendre des troupes, Louis s'adresse à eux en « français » et non pas en latin. Charles fera de même, mais en langue tudesque.

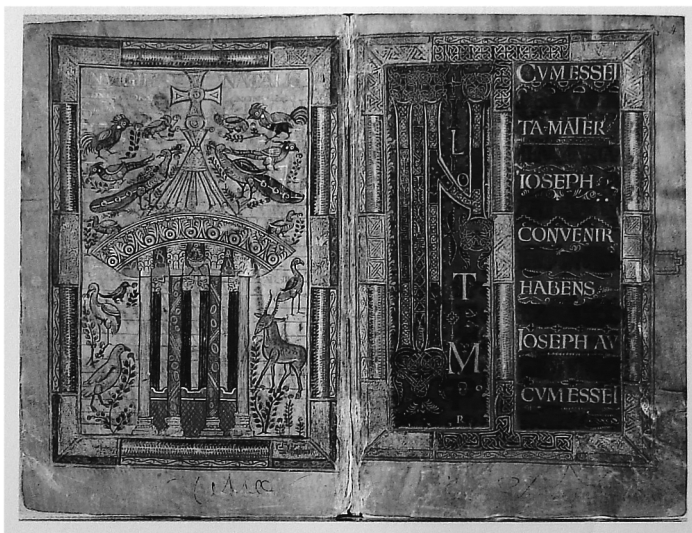
Dans les *scriptoria*, relayés bientôt par les grandes abbayes, la production de nombreux ouvrages religieux est remarquable.

L'Évangélaire de Godescalc réalisé à la cour de Charles dès les années 781-783 sur parchemin est illustré par de nombreuses images¹⁴.

Sur le premier folio, en *incipit*, l'image du Christ en majesté triomphe. C'est cette représentation de l'Église de la « jubilation » liée à la gloire de la Résurrection qui prédomine jusque dans les années 830. Par la suite, l'iconographie glisse peu à peu vers l'exaltation de la Passion. Une liturgie de la tristesse en dégage les aspects terribles et le Christ mort triomphe toujours certes, mais désormais souffre sur les crucifix.

L'illustration de la Fontaine de Vie, celle d'où sourdaient les quatre fleuves qui donnaient la vie dans le jardin d'Éden et par-delà au monde, renvoie également à l'eau rédemptrice du baptême. Surmontée d'une croix, la Fontaine rassemble autour d'elle les animaux paradisiaques de la création antérieure au péché originel. L'image du cerf symbolise l'homme avide de boire l'eau salvatrice. La Fontaine de Vie est également considérée comme un symbole des Évangiles en tant que source de la vie éternelle.

¹⁴ *Évangiles de Godescalc*, école de la cour de Charlemagne entre 781 et 783, Paris, BnF, Nouv. Acqu. Lat. 1203, 127 folios, 310 x 210 mm. « Le Christ en majesté », f. 1 ; « La Fontaine de Vie », f. 3v. ; « Page ornée avec une lettrine pour la Vigile de Noël », f. 4.



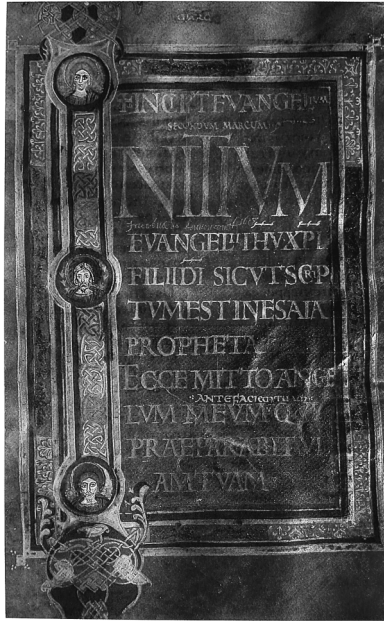
La page suivante présente, dans une composition très semblable, *l'incipit* du Péricope de Noël (Matthieu I, 18-21). La Vigile de Noël débute par les lettres *I* et *N*, premières lettres de *In illo tempore*. Elles sont reliées et bordées d'entrelacs d'origine insulaire, tandis que les intervalles qui les séparent sont composés de méandres, d'escaliers, de palmettes et de losanges, typiquement d'origine méditerranéenne.

Réalisé sur un parchemin pourpre et écrit en lettres d'or, à la manière des ouvrages de grand luxe produits par l'empire byzantin, l'Évangile de Saint-Riquier est composé dans les années 800 à l'école palatiale d'Aix. L'initiale *I* qui débute l'Évangile de Marc est ornée de trois portraits masculins en médaillons, témoignage de l'Antique et comporte aussi des entrelacs, rappel évident d'influences nordique et insulaire¹⁵.

L'Évangélaire de Saint-Médard de Soissons, également réalisé à l'école palatiale au temps de Charles, représente sur deux folios les saints Marc et Jean surmontés de leur zoomorphe¹⁶. L'emblème de Marc est le lion parce que son Évangile débute par la prédication de Jean-Baptiste au désert. L'aigle de Jean pourrait être lié au fait qu'il fut témoin de la Transfiguration de Jésus ou encore que sa description de Dieu est considérée comme plus directe et plus élevée que celle des trois autres Évangiles.

¹⁵ *Évangile de Saint-Riquier*, vers 800, école palatiale d'Aix, Abbeville, Bibliothèque Municipale, 4, f. 67.

¹⁶ *Évangélaire de Saint-Médard de Soissons*, école de la cour de Charlemagne, Paris, BnF, Lat. 8850, 239 folios, 362 x 267 mm. « Portrait des deux évangélistes » : Marc, f. 81v. et Jean, f. 180v.



Il convient surtout de ne pas oublier que l'image est un vecteur remarquable de la mise en représentation du pouvoir.

C'est ainsi que sur le f. 215v. de la Bible de Vivien (dite Première Bible de Charles le Chauve) le frontispice du livre de psaumes débute par une enluminure

sur parchemin où l'assimilation implicite de Charles le Chauve à David ne fait que reprendre l'identification par le cénacle littéraire de l'Académie palatine de Charles au roi de l'Ancien Testament¹⁷. L'ordonnance qui régit la musique du roi David met en relief la cohérence de la Création. Au centre, il danse et joue de la harpe, s'accompagnant dans la récitation des psaumes. David est entouré de ses musiciens : Asaph avec la corne, Heman agitant une sorte de grelot, Ethan avec sa harpe et Jeduthun soufflant dans une sorte de trompette, tandis que deux gardes l'encadrent, le Kérétien et le Pélétien habillés comme des soldats du Bas-Empire.



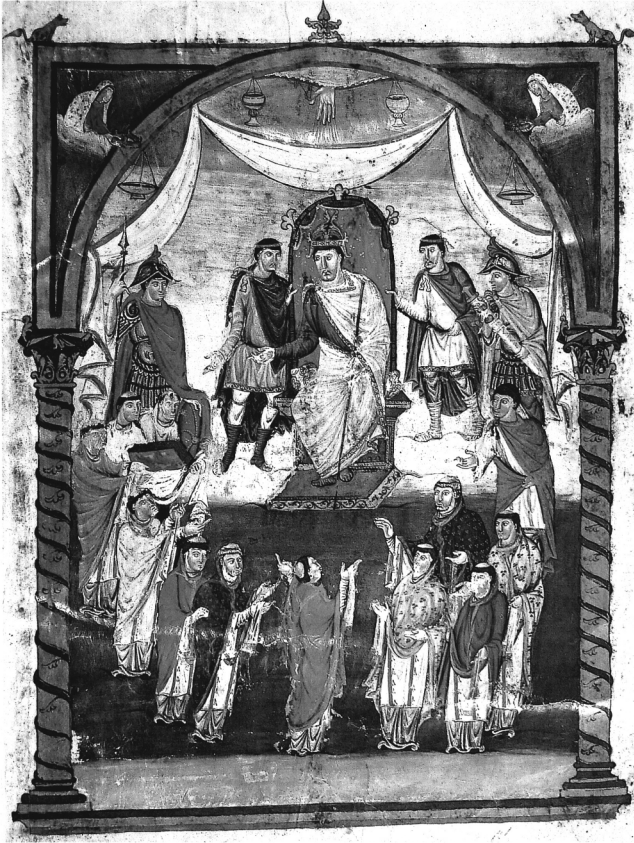
Dans les écoinçons, les quatre vertus cardinales. *Prudentia* (h, g) et *Iustitia* (h, d) occupent le haut du parchemin, tandis que *Fortitudo* (b, g) et *Temperantia* (b, d), se trouvent dans la partie inférieure. Elles rappellent, s'il en était besoin, qu'elles sont vertus royales.

¹⁷ *Bible de Vivien* (dite *Première Bible de Charles le Chauve*), réalisée dans le *scriptorium* de Saint-Martin de Tours en 845-846. Paris, BnF, ms. Lat. I, 423 folios, 495 x 345 mm. « Le roi David », f. 215v. ; « Le comte Vivien fait remettre la Bible à Charles le Chauve », f. 423.

Sur le dernier folio, Charles le Chauve trônant reçoit l'offrande d'une Bible. Vivien, abbé laïque de Saint-Martin de Tours, placé à la droite du roi, désigne l'ouvrage que l'abbaye a réservé pour le souverain. Des moines, aux mains recouvertes d'un voile afin de ne pas souiller l'ouvrage saint, le présentent à Charles. Au-dessus du trône, la main de Dieu jaillit des nuées, sanctifiant la scène. Dans les écoinçons, deux figures féminines voilées et sortant des nuées présentent chacune une couronne. La composition est délimitée par un décor architectural, symbole de l'Église catholique, formé de deux colonnes torsadées surmontées de chapiteaux reliés par un arc plein-cintre sur lequel on peut observer deux encensoirs et deux lampes. Le roi, encadré et conseillé par les siens, est ainsi placé sous un voile qui forme une sorte de dais, l'isolant et le mettant en valeur. En face de lui se sont positionnés, outre les moines de l'abbaye, des clercs du palais dont on remarque la tonsure.

Sur la plaque de reliure du *Livre des Péricopes* de l'empereur Henri II, la Crucifixion, devenue désormais le thème dominant dans l'iconographie religieuse, triomphe¹⁸. À la base de l'ivoire byzantin l'artiste a placé une représentation de l'ancien monde païen, avec l'image d'Océanos et de Gaïa, ainsi que l'allégorie de la ville de Rome vaincue et effondrée. En revanche, sur le registre supérieur, la résurrection des corps annonce le Jugement dernier et l'ange montre la béance du tombeau vide aux Saintes femmes venues ensevelir Jésus. Christ est ressuscité. Au-dessus encore, la Crucifixion occupe la partie centrale. Au pied de la croix s'enroule le serpent vaincu par le sacrifice du Sauveur, alors que se déroulent les épisodes de la Passion et que trois anges attendent Jésus-Christ pour l'accompagner au ciel lors de l'Ascension. Le sommet de l'ivoire est occupé par la main divine encadrée par deux quadriges, celui du soleil, tiré par des chevaux, et celui de la lune, tracté par des bœufs. Elle jaillit des cieux afin de recevoir le Fils de Dieu.

¹⁸ Plaque de reliure du *Livre des Péricopes* de l'empereur Henri II, 44,8 x 33,5 cm, ornée d'émaux cloisonnés byzantins, de montures d'or gemmées et filigranées, début du XI^e. L'ivoire byzantin date des années 870, 29,5 x 19,2 cm, Bayerische Staatsbibliothek, Munich.



En définitive, Charles est-il un « nouveau Constantin » ? Élu par Dieu, conquérant chrétien victorieux, fondateur d'une capitale, empereur couronné, protecteur de la papauté et guide de la chrétienté, il frappe monnaie à son effigie, restaure les arts. Pour les lettrés de l'Académie palatiale, pour tous les clercs du palais, du royaume et de l'Empire, pour le souverain pontife, pour tous les thuriféraires, certainement. David, Constantin, Charles, les grandes figures traversent l'histoire du monde chrétien. Modèles, sources d'inspiration et de rêves, ils font partie de la légende et à ce titre sont chargés de toutes les valeurs positives, surtout en période de troubles ou de crises. Combien de lignages médiévaux ne se targuaient-ils pas d'être des descendants de Charlemagne ! L'empereur Frédéric Barberousse n'avait-il pas pesé de tout son poids pour que la papauté sanctifie son aïeul ? Malheureusement, l'historien apparaît souvent comme un briseur de rêves et la réalité est souvent beaucoup plus prosaïque. Charles n'avait pas de barbe, était

vêtu comme un simple Franc, adorait la viande rôtie qu'il venait de chasser et trouvait les jeûnes un peu longs ! Il a passé sa vie sur les champs de bataille, accumulant du butin et imposant par l'épée le message chrétien. Sa conception du pouvoir ne date pas de son couronnement à Rome, elle est celle d'un roi franc qui possède le pouvoir par droit de conquête. Roi chrétien, pour lui l'Église doit demeurer à son service et prier pour sa réussite. Que représentent pour Charles les notions d'Empire, de *res publica*, ne sont-elles pas que des mots ? Il est Franc et le reste. Son fils survivant, Louis le Pieux, sera l'empereur dont les souverains pontifes avaient rêvé, non pas un « nouveau Constantin » comme son père, mais bien un « nouveau Théodose ». Cependant, la coutume franque, les guerres fratricides, les invasions normandes, auront bien vite raison de cet idéal impérial de clercs. L'Empire carolingien n'aura duré *de facto* que 43 ans du 25 décembre 800 à Saint-Pierre de Rome au mois d'août 843 à Dugny, où fut signé par les trois descendants de Charles le traité de Verdun. Mais dans l'imaginaire, Charles, « nouveau Constantin » ou pas, demeure éternellement présent. Comment expliquer autrement qu'une défaite, certes mineure, ait pu se transformer en victoire, et que l'un des héros de l'histoire de France soit justement ce Roland qui est tombé, là-bas, à Roncevaux, face aux mécréants pour défendre « douce France » et son roi Charles, l'empereur « à la barbe fleurie » ?

BIBLIOGRAPHIE

- Casalino (D.), dir., *Saint-Pierre de Rome*, Paris, Citadelles & Mazenod, 2000.
La Méditerranée et l'art, de Mahomet à Charlemagne, ouvrage collectif, Espagne, Citadelles & Mazenod, 2001.
 Forero-Mendoza (S.), *Le Temps des ruines, le goût des ruines et les formes de la conscience historique à la Renaissance*, Paris, Champ Vallon, 2002.